

patrie, un respect profond pour la royauté qu'il regardait comme la base de l'édifice social en France, enfin une horreur invincible pour tout ce qui ressemblait au désordre, telles furent les dispositions avec lesquelles il entra dans la Garde nationale, seul moyen qu'il eût de venir en aide à l'autorité qu'attaquaient de toutes parts les *démolisseurs*. A partir de ce moment, le soin de sa propre vie et celui de cette fortune qui semblait jusqu'alors avoir absorbé toute son activité, n'eurent plus à ses yeux qu'une importance très secondaire. Il consacra à sa nouvelle mission tout ce qu'il possédait d'énergie et de capacité.

Remarquons en passant la différence de caractère qui existait entre les deux frères, malgré la parfaite conformité de leurs opinions. L'aîné doux et timide tuait les luttes politiques ; le plus jeune s'y jetait au contraire avec toute l'ardeur qui lui était naturelle et ne perdait jamais l'occasion de résister en face aux factieux chaque fois qu'elle se présentait.

Il se passait à cette époque un fait bien digne d'attirer notre attention. Pendant que la plupart des hommes qui occupaient les premiers postes dans la magistrature, l'administration, l'armée et la marine désertaient ces mêmes postes pour passer à l'étranger (1), on vit de simples

(1) Boscary Villeplaine a toujours pensé que l'émigration fut une grande faute politique, mais jamais il ne manifesta cette opinion avec plus d'énergie que dans une occasion dont nous fûmes témoin. La scène se passait à la fin de 1813, au moment où, après les désastres de Leipzig, l'avenir de la France se présentait sous l'aspect le plus sombre. Un émigré qui était présent attribua tous nos malheurs à la Révolution dont ils étaient une suite naturelle. « Sans doute, s'écria Boscary de Villeplaine, avec véhémence, la Révolution a produit des maux incalculables, mais, ceux qui en parlent n'ont-ils point de reproches à se faire ? Lorsqu'elle commença où étiez-vous, Monsieur ? à Coblenz,